

Frédérique Jacquet nous parle de *Jules des Chantiers* et de la collection « L'Histoire sensible »

Un entretien réalisé par Olivier Héricher

Quelques mots pour définir *Jules des Chantiers* ?

Jules, c'est l'histoire d'un petit garçon farouche, solitaire et insoumis. Il a un immense chagrin. Et il va réussir à trouver un chemin pour dépasser ce chagrin. Son chemin à lui. Voilà. *Jules*, c'est l'histoire singulière d'un enfant singulier qui grandit dans les années 1950, les années d'après-guerre.

Il grandit dans un grand port de France, ouvert sur le monde et l'océan. Il grandit aussi tout près d'un grand marais où, le soir, un vieil homme raconte encore les contes de « l'ancienneté ».

Vous insistez sur l'histoire « singulière » et « unique » de Jules ?

J'insiste sur le fait que *Jules des Chantiers* n'est pas une histoire prétexte pour démontrer quelque chose, une fausse histoire « truquée » pour donner une « leçon de mémoire » ou pour provoquer une nostalgie facile sur un passé pas si loin que cela.

Jules s'adresse à l'imaginaire, au plaisir de vivre ou aux doutes de chacun. Les enfants comme les grandes personnes.

Le livre appartient au lecteur. A chacun de le « créer » ou de le « recréer » par sa lecture.

La collection, dont *Jules des Chantiers* est le deuxième volume, s'appelle justement : « L'histoire sensible ». Quelle histoire ? L'histoire collective de tous, notre histoire, ou l'histoire particulière d'un enfant particulier ?

Chacun de nous est singulier. Et chaque enfant, d'abord.

Et pourtant, tous ensemble, nous « faisons société ». Notre manière de faire société fait naître, en partie, notre quotidien.

Je suis émue par ce quotidien qui n'est jamais, pour personne, ni banal, ni médiocre. Malgré tout ce qu'on veut nous faire croire.

« L'histoire sensible », c'est cet endroit, à la fois intime et partagé, où se rencontrent une personne, et le monde dans lequel elle vit, à un endroit et une période donnés, bien définis. C'est le sens de la collection « L'histoire sensible » : garder trace du « monde vécu » des gens d'avant. Pas une petite trace artificielle et ponctuelle. Une vraie trace qui nous secoue.

Pourquoi et comment, cette trace du « monde vécu » des gens d'avant pourrait-elle nous secouer ?

Parce qu'elle ne peut que nous renvoyer à notre humanité. A ce qui fait notre richesse intérieure. Notre richesse de vie à chacun. Notre autonomie de personne singulière.

Je n'aime pas la morale. Je ne donne pas de leçon.

Je veux seulement inviter à regarder « au bon endroit ».

Jules des Chantiers se passe à Saint-Nazaire et dans sa presque-île, dans les années 1950. Dans le quartier de la construction navale. Tout près du grand marais de la Brière. Pas très loin

du Haut-Anjou. Deux campagnes qui « amènent » beaucoup d'ouvriers sur les Chantiers navals et dans les fonderies. A une époque où l'exploitation ouvrière est féroce. Regardons, et surtout « éprouvons », ce qui se passe, ce qui se vit, ce qui s'espère et s'imagine. Ce qui se partage.

Jules, le petit héros de mon histoire, nous aide à regarder la vie de femmes et d'hommes qui sont DANS leur vie. Regardons.

Ils luttent, manifestent, se battent !

Oui, c'est vrai. *Jules des Chantiers* évoque les grandes grèves de Saint-Nazaire et de Nantes. Celles de 1955. Et aussi, le rejet militant de la Guerre d'Algérie.

Le petit Jules, l'enfant triste de mon histoire, est le témoin de ces moments d'insoumission qui le ravissent et le terrifient en même temps.

Mais il est aussi porté par la convivialité fraternelle des gens du quartier des Chantiers. Par leur inventivité. Leur souci de l'autre. Leur capacité à rigoler ensemble, à se faire plaisir, à vivre la poésie de leur vie.

Il est aussi nourri, à jamais, par le beau « cœur simple » de sa grand-mère qui lui transmet le principal, parce qu'elle est toujours restée « debout » et qu'elle a toujours su « rêver » pour les siens. Elle travaille beaucoup mais d'un travail qui ne l'aliène pas. Quel mystère ! Mais cette vieille femme est aussi une insoumise. Elle garde pour elle toute seule sa boîte de berlingots de Nantes ! Elle mange ses bonbons en cachette. Donner, c'est bien... mais il faut savoir s'arrêter de temps en temps...

Les luttes ne disent pas tout ?

Non.

Il ne faut jamais oublier la composante affective et émotionnelle contenue dans le désir de transformer les choses et le monde comme il va.

Il ne faut jamais oublier la dimension existentielle de toute vie et la merveilleuse capacité de toute vie à « créer » de l'existence digne et affectivement lumineuse. La lutte première est aussi là. Surtout aujourd'hui.

La convivialité ouvrière et la fraternité du quotidien ont un sens politique. Cherchons-le. Ensemble.

Le dessin a un rôle important dans *Jules des Chantiers* et dans la collection « L'Histoire sensible ». Pourquoi ?

Le dessin, c'est du sensible. C'est du sensible « graphique », sans la résonance symbolique des mots. C'est un autre langage.

On peut aimer les livres sans aimer lire. Aimer lire n'est pas obligatoire !

Le dessin parle et raconte à sa manière.

Dans la collection « L'histoire sensible », le dessin est là pour amplifier la résonance humaine et émotionnelle de l'histoire.

C'est un dessin engagé dans l'âme secrète et le cœur d'un enfant qui grandit...

C'est aussi un dessin qui doit « refléter » les paysages et les décors « vrais »...

Un dessin témoin et un dessin à fleur de réactions émotives...

Rude double tâche !

Merci à Sébastien Vassant pour son engagement humain d'artiste.

Il a construit un « story-board » avec 70 dessins qui racontent à eux tout seuls toute l'histoire sans écraser le texte, sans le paraphraser et sans le doubler. Par son dessin, il s'est engagé. Il n'est pas en position d'observateur extérieur. Il est « du côté » des personnages. Il est partie prenante de leur vie.

C'est un travail d'illustrateur qui me touche.

Il n'y a pas de nostalgie dans les livres de la collection « L'histoire sensible » ?

Aucune nostalgie. Pour moi, il y a de la vie. L'authenticité de la vie vécue.

Une manière de vivre chaque instant qui est rarement mise « en avant » de cette manière-là. Peut-être parce que personne n'accepte de regarder au bon endroit de la bonne manière...

Mettre ce passé-là en avant est compliqué. Plus subversif qu'il n'y paraît.

Mettre les engagements « politiques » sur le même plan que la richesse humaine et inventive d'un quotidien difficile n'est pas simple.

Pourquoi ?

C'est douloureux pour beaucoup. Ou c'est gênant.

C'est le souvenir des échecs. C'est l'impression d'une perte. Mais non !

Il faut accepter d'avancer, donc de trahir ce passé-là, tout en lui restant profondément fidèle. C'est possible et c'est permis !

Ignorer ce passé, ou le défigurer, est lourd de sens.

Le soustraire à la transmission entre générations est irresponsable.

C'est nier, devant nos enfants, la part personnelle d'engagement humain qu'il y a dans l'espoir et dans l'utopie... et dans la vie de tous les jours.

Aujourd'hui, beaucoup « fossilise » le passé, le dévitalise pour éloigner la part de vie qu'il porte, pour l'instrumentaliser, pour lui faire jouer un rôle, pour avoir la main mise sur lui.

Le pire est de le renier : le trahir sans fidélité possible, l'effacer...

Le passé n'est pas « une marchandise »... Il n'est pas non plus un ensemble de représentations ringardes.

Il est un bien commun d'humanité : inaliénable.